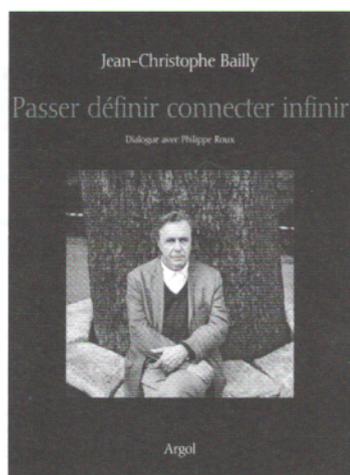


Nathalie Quintane
Les Années 10
La Fabrique

Flânerie dans le petit village de D., en mars 2014. Marine Le Pen, sucre et miel, rencontre les commerçants, achète le Goncourt pour sa grand-mère, s'enchant des produits régionaux : « Ah, c'est là qu'on est contente d'être en campagne, [...] c'est là qu'on n'a vraiment pas envie de faire un autre métier ». Habile, l'écrivain Nathalie Quintane imagine la visite de « MLP » en province à l'approche des municipales. Ce n'est pas le moindre de ses talents que de camper cette « France de Stand up », s'inscrivant, sans nulle autre intention que politique, dans un flux où se mêlent monologues intérieurs et voix narrative. Sonder le réel contemporain, pulvériser des poncifs parmi les plus tenaces : c'est à quoi s'attache *les Années 10*, livre électrisant, dont on retiendra la drôlerie et la puissance critique. Les neuf textes qui le composent questionnent la montée d'une extrême droite populaire (« Stand up »), la disparition du peuple (« Lettre à Jean-Paul Curnier »), le déclin des idéologies (« Le suicide des classes moyennes ») ou la marginalisation du littéraire (« Pourquoi l'extrême gauche ne lit-elle pas de littérature ? »). Témoin de l'ordinaire, l'auteure conduit un travail sensible et mordant, dans la lignée de son essai *Tomates* (P.O.L., 2010). La langue, conçue comme lieu de transmission et de vitalité, est ici mise au premier plan d'une interrogation portée sur les mémoires collectives et intimes, sur les clichés et clivages des temps actuels. Mais Nathalie Quintane ne se contente pas d'écrire des troubles ; elle écrit depuis le trouble même, préférant à toute position formelle une posture mouvante, riche d'incertitudes. S'affirme une écriture singulière, affrontée à tous les partages, à tous les passages, où le poétique est indissociable du politique.

Paloma Blanchet-Hidalgo

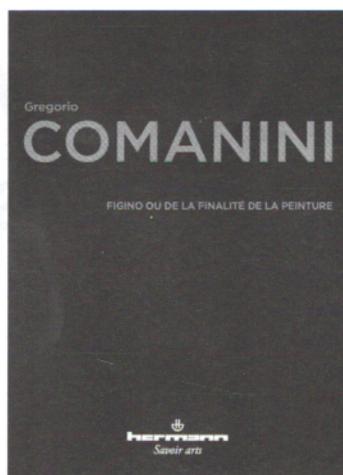


Jean-Christophe Bailly
Passer définir connecter infinir
Argol

Ce livre s'inscrit dans la collection « Les Singuliers ». Jean-Christophe Bailly y dialogue avec Philippe Roux et livre les éléments d'un cheminement, accompagnés d'extraits de textes, de documents et de photographies. Il évoque son enfance dans le Paris des années 1960, l'odeur du charbon et les pains de glace, son père aveugle qui le place dans la nécessité de lui lire des livres, de lui raconter tout ce qu'il ne voyait pas, et cela a beaucoup compté « dans le déclenchement d'un rapport actif à l'écriture ». Ce rapport a sans cesse été ravivé par des proximités (Henri-Alexis Baatsch, Jacques Monory, Gilles Aillaud, Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe...), des rencontres (Max Ernst, Michel Leiris), des figures (Walter Benjamin, Georg Büchner, Novalis) et des thèmes (le romantisme allemand, l'animal, le voyage, la ville, la photographie, la question des mots).

Bailly est un homme « aux aguets », vivant et vigilant. Il privilégie l'attention, l'échange, la confrontation et parfois l'affrontement. Sa pensée, portée par une langue précieusement travaillée, mais sans vaine virtuosité, s'interdit tout essoufflement et souhaite avant tout établir un contact direct avec ce sur quoi elle a décidé de se mobiliser. Elle additionne les passages, les investigations et les connexions sans limite et pratique pour cela la poésie, le récit, le théâtre et l'essai. Il s'agit d'être constamment dans le mouvement où les élans se succèdent en disparaissant et élargissent en se renouvelant les possibilités de la poussée en avant. Cet engagement rapproche le langage du ricochet : « à partir d'un lancer (l'intention de dire), une série de rebonds (les mots qui viennent), puis la fin de la phrase comme un point de suspension retournant au silence. »

Didier Arnaudet

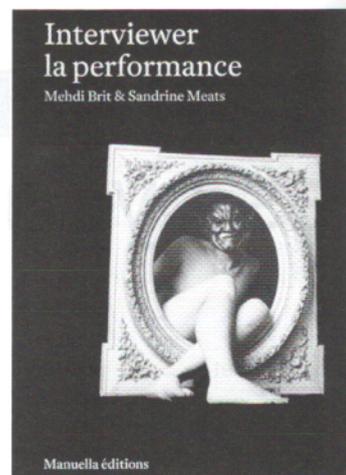


Gregorio Comanini
Figino ou de la finalité de la peinture
Hermann

Le *Figino* pose la question de la « fin » de la peinture. Publié en 1591 par le théologien Gregorio Comanini, ce dialogue philosophique est pour la première fois traduit en français, par Marie-France Courriol qui a choisi de restituer l'italien « fine » par le très kantien « finalité ». C'est l'époque de la Contre-Réforme. Comanini met en scène trois interlocuteurs réels. Le mécène Martinengo et l'écrivain Guazzo se retrouvent au chevet du peintre Figino, malade. Pour les besoins de la démonstration, l'auteur emprunte à la poétique d'Horace la notion de *decorum* qu'il associe à la « bienséance ». On est au cœur de ce que Jacques Rancière a nommé le « régime représentatif de l'art », et on retrouve logiquement la convenance au fondement de l'éthique et de l'esthétique picturale.

Plus originale est sans doute la notion de « merveilleux vraisemblable » défendue par Figino lui-même dans la dernière partie du dialogue. Ce monstre conceptuel emprunté au Tasse fusionne dans un oxymore la règle aristotélicienne de la vraisemblance et les droits de l'invention. Le célèbre portrait de Rodolphe II en Vertumne d'Archimboldo en fournit un exemple. Il s'agit d'un des rares commentaires contemporains du peintre maniériste. Le tableau est décrit au fil d'un long poème qui apostrophe auditeur et spectateur à travers les jeux brillants du paradoxe et du faux-semblant : « Si en regardant tu ne t'émerveilles / Du laid, par lequel je suis beau, / Tu ne sais pas bien combien la laideur / Surpasse toute beauté. / Je dissemble de moi-même, / Pourtant, si dissemblable, je suis / Un seulement, et de choses dissemblables / Je peins les traits / Avec mon dissemblable visage. » On se croirait chez Rimbaud, chez Lautréamont, on est seulement au début du baroque.

Michel Vignard



Mehdi Brit et Sandrine Meats
Interviewer la performance
Manuella

La performance est ici interrogée à travers douze entretiens d'artistes principalement actifs en France depuis les années 1960. L'enjeu de ce recueil est de mettre en perspective l'aspect protéiforme de cette pratique en dialoguant avec des artistes de générations et horizons divers. Des influences communes surgissent toutefois. Ben, Jean-Jacques Lebel ou encore Bernard Heidsieck planent sur un certain nombre de parcours, voire John Cage et Fluxus – témoignage de la dimension internationale du médium. Souvent cités, des projets aussi différents que la revue *Doc(k)s* fondée en 1976 par Julien Blaine, le Symposium International d'Art-Performance organisé par ORLAN et Hubert Besacier entre 1979 et 1983 ou encore le festival Polyphonix fondé en 1979, affirment la vitalité d'une discipline certes plurielle, mais autonome et capable d'organiser sa propre monstration en dehors de l'institution.

Au-delà de ces convergences, les douze entretiens laissent apparaître autant de singularités. Certains artistes imposent ainsi leur rythme aux auteurs : Joël Hubaut (dans le débordement), Julien Blaine (dans la poésie), Marie Cool et Fabio Balducci (dans l'économie). Chacun emmène le lecteur au cœur de son travail, selon un regard sans concession (Jean-Luc Verna), une perspective historique vécue de l'intérieur (Charles Dreyfus sur Fluxus) ou l'expérience d'une double culture (Tsuneko Taniuchi et Esther Ferrer). Auteur de *l'Acte pour l'art*, Arnaud Labelle-Rojoux prolonge sa réflexion critique sur la performance. Olivier Dollinger, Éric Madeleine, ORLAN et UNTEL complètent cet état des lieux. La parole de l'artiste prévaut avec évidence pour dresser l'évolution continue d'une pratique où l'art et la vie ne cessent de se répondre.

Marylène Malbert